

## Le peuple des feuilles jaunes

Mélanie Vincelette

---

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Vincelette, M. (2004). Le peuple des feuilles jaunes. *Moebius*, (101), 115–117.

## MÉLANIE VINCELETTE

### *Le peuple des feuilles jaunes*

Dans ma chambre, il y a une armoire chinoise avec de grandes portes en bois de teck. En Chine, on dit que c'est le meuble de la mariée, le meuble qu'elle apporte dans la famille de son nouvel époux, ses parents ayant pris soin de le remplir de soies et de porcelaines bleues. Au bas de l'armoire, il y a deux tiroirs. Dans celui de droite, quelques feuilles de papier que j'ai cachées pour tenter de les oublier. Des papiers de mariage étampés d'un sceau enduit d'encre rouge à l'effigie du gouvernement laotien. J'entends encore le son qu'avait fait l'étampe quand le commis l'avait fait retentir sur le comptoir.

Cette semaine, j'ai revu mon mari dans la rue. Après deux ans de silence. Après des mois à ne plus penser à lui. Il ne m'a pas adressé la parole. Il a incliné sa tête vers l'avant sans sourire mais avec un air de surprise sur le visage. Comme pour me dire: oui je t'ai vue mais l'on ne doit pas se parler. J'ai compris et j'ai continué à marcher. À marcher plus lentement en me retournant deux fois, hésitante, tentant d'aller vers lui mais en vain. Quelque chose me l'interdisait. Les papiers dans le tiroir bien enfouis. Pour ne plus que je les voie.

Il y a un peuple du Nord du Laos que l'on appelle le peuple des feuilles jaunes. Ils vivent dans la jungle. Ils ont peur de la civilisation. Ils sont nomades. Les anthropologues ont souvent tenté de les rencontrer, mais quand ils sentent qu'ils sont traqués, ils déménagent. Tout ce que l'on connaît d'eux sont ces habitations vacantes faites de feuilles jaunes, desséchées. Moi aussi j'ai fui car je me sentais traquée. Bouleversée par les obligations qui viennent avec le jonc en or birman. Le mariage enlève toute la

saveur à l'amour, le rend ordinaire et quotidien. Obligatoire. Je suis partie, après un an et quelques jours.

Un après-midi de la fin du mois d'août, la pluie diluvienne avait envahi notre maison de Vientiane. Le ciel était noir et l'eau coulait en cascades sur les feuilles vertes des frangipaniers. La poule errante qui appartenait à notre voisin était venue se réfugier discrètement dans le coin de ma cuisine où elle avait l'habitude de venir ronger les sacs de riz avant de se faire chasser avec un balai. Elle semblait avoir peur et, sur la pointe des pieds, elle regardait la pluie tomber par la porte. J'adore regarder les orages retentir dans le ciel enragé. Les orages font ralentir le temps. Souvent je m'accroupissais sur le palier pour observer la pluie en fumant une cigarette. Au Laos, j'ai vu les plus belles pluies de ma vie. L'air devient presque bleu. Le vert des arbres, presque fluorescent. On respire les effluves de la terre. Et les éclairs craquent dans le ciel pour nous faire sursauter. Les hommes et les femmes courent dans la rue, tenant une feuille de bananier sur leur tête pour se protéger des trombes d'eau.

Ce jour-là, je suis allée m'accroupir près de la poule voleuse. Elle a tourné la tête vers moi, hésitante, et elle a vu que je n'avais pas mon balai. Nous sommes restées quelques minutes sans bouger, les yeux tournés vers le ciel électrifié, quand, soudainement, une tuile du toit est tombée sur le plancher de la cuisine. En moins de quelques minutes, tout était inondé et la pluie a cessé. Les femmes du quartier qui venaient tous les jours, vers quatre heures, regarder leur émission de télé préférée chez moi sont arrivées pour me voir les pieds couverts d'eau. Mon salon servait habituellement de salle de projection pour cette production thaïlandaise mal adaptée des *soaps* américains. Elles s'assoiaient par terre devant la seule télévision du quartier. Le salon devenait un véritable salon d'esthétique pour quelques heures. Elles se brossaient les cheveux, se faisaient des nattes et des chignons pendant la représentation avant d'aller retrouver leur mari de retour du travail comme si elles revenaient d'un salon de coiffure. Parfois elles s'appliquaient des masques d'eucalyptus pour blanchir

leur peau. Puis elles se fardaient. J'adorais les voir réagir à l'écran de télévision, les rires, les larmes, la déception de voir l'émission se terminer. Parfois elles restaient plus longtemps pour organiser les loteries locales ou pour se lire les lignes de la main. Dans la mienne, elles voyaient toujours des rebondissements impossibles. Mais elles ne me disaient pas tout ce qu'elles voyaient.

Elles n'avaient pas su prédire que le toit de ma maison allait un jour s'effondrer. Nous nous sommes mises à la tâche, chaudrons en main, leurs jupes nouées au-dessus des genoux, pieds nus. Patinant sur la céramique blanche. L'eau expulsée de la maison avec de grands mouvements de hanches. Dans le calme des moments qui ont suivi ce déluge, j'ai entendu le rire des femmes quand les maris sont absents.

Lui, je l'avais rencontré à Montréal lorsqu'il était étudiant en architecture. Et maintenant je me retrouvais dans son pays, mariée. Je savais que toutes les femmes du quartier m'enviaient d'avoir la peau si blanche et d'être sa femme. Il travaillait pour le projet de développement des Nations Unies à Vientiane et moi j'enseignais le français à de tout petits enfants bourgeois aux yeux très grands. On n'avait plus rien à se dire car on n'avait plus besoin de se courtiser. J'étais captive de son pays. Il allait bientôt vouloir des enfants et moi je voulais continuer à voir le monde.

Aujourd'hui je regrette ne plus pouvoir retourner à Vientiane avec lui, dans cette maison pluvieuse. Retrouver les voisines et préparer le riz avec elles le soir dans la douceur de leur rire feutré. Les regarder natter leurs cheveux, les monter en chignon avec des épingles dorées. Je suis partie trop vite. En laissant sur le plancher humide de la cuisine mes empreintes de pieds boueux.